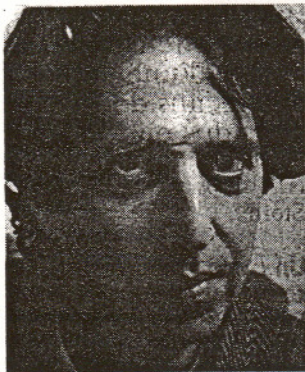


# Obscurité acidulée

Des odeurs et des sons dans le noir: l'argentin Ricardo Suez révolutionne la notion de théâtre avec le «Bonbon acidulé» qu'il présente à la Colline jusqu'au 27 octobre. Une expérience à ne pas manquer!

Quatre à quatre, les spectateurs pénètrent dans la salle enténébrée, guidés par les comédiens qui se relaient dans une procession qui prend des contours de rituel initiatique: ce qui va suivre dans les minutes à venir sera, on le sent déjà, foncièrement nouveau et déroutant. Il faut dire que jusqu'aux applaudissements finals, le spectateur n'aura aucune idée de la configuration de la salle où se joue la pièce, puisque tout se déroule dans l'obscurité la plus parfaite, le noir le plus total: pas un rai de lumière, pas une veilleuse d'incendie, pas un cadran de montre impie pour perturber le spectacle. Maria, une jeune femme, revient dans la maison familiale dont elle doit se séparer. La mémoire des lieux va faire ressurgir dans son esprit tout un ensemble d'épisodes de sa vie et de celle de ses proches. Face au vide de son existence présente surviennent des personnages pittoresques



**Ricardo Suez, l'auteur et metteur en scène de «Bonbon acidulé».**

(danseurs de flamenco, gnomes, noceurs en tous genres...), la rencontre de ses parents, les femmes que son père a aimées... et le temps qui fuit.

## Un monde sans peur

Dans un rêve éveillé, le spectateur redécouvre certains de ses sens peu sollicités dans le monde de l'image qui est le nôtre: odeurs changeantes, bourrasques, sonorisation totale de l'espace autour de lui,

tandis que Maria réveille en elle ses espoirs et ses peurs enfouies, cet assemblage unique de moments souvent simples et anodins qui ont fait d'elle ce qu'elle est aujourd'hui. Les rencontres, les jeux, les amis qui vont et viennent, et puis danser enfin, danser encore... et se rappeler.

L'auteur argentin de cette pièce, Ricardo Sued, est avant tout un metteur-en-scène, et ce depuis une vingtaine d'années. A l'origine de ce spectacle, il y a la découverte d'un livre, «Shambhala», de Chögyam Trungpa, une sorte de méthode tibétaine de recherche de soi par la synchronisation entre le corps et l'esprit, et une ouverture au monde dénuée de toute peur: «Comprendre qu'il n'existe en fait aucun point dénué de repère est une découverte qui ne peut se faire qu'à partir d'un travail sur ceux-là même qui conditionnent notre existence. (...) La lâcheté, c'est de

transformer l'inconditionnel en une situation de crainte par l'invention de points de repère et de conditions de tout ordre». On comprend mieux alors le parti pris de l'obscurité («Le lâche a peur de l'obscurité car il n'y voit rien») qui déstabilise, remet tout en question mais se révèle pourtant d'une étonnante puissance évocatrice. Cette réussite incontestable en fait sans doute le spectacle le plus original de la rentrée - même si «Visions», présenté en juin au Guichet Montparnasse, fonctionnait sur un principe similaire, les odeurs en moins. Et l'aimerait voir le procédé étendu à d'autres textes...

**Pierre BANNIER**

*Jusqu'au théâtre National de la Colline, du mardi au samedi à 21h, le dimanche à 16h, représentations supplémentaires le mercredi à 12h30. 15, rue Malte-Brun, 75020 Paris. Réservations au 44.62.52.52.*